

Ils lui apportèrent l'hommage !... Un conte de Noël de Julie Meylan - paru dans la Gazette de Lausanne du 24 décembre 1933 -

Ayant consulté le calendrier où les feuilles de roses marquent la date des fêtes, saint Pierre poussa une exclamation d'étonnement :

- Est-ce possible ?... demain, c'est déjà la veille de Noël ! ... En vérité, les années passent plus vite au Paradis qu'au temps où je raccommodais mes filets au bord du Tibériade !

Dans les parvis célestes tout était silencieux ; à peine si l'oreille percevait ce bruissement léger qui est la musique des étoiles.

Saint Pierre ôta ses lunettes, en essuya les verres avec soin et demeura un instant perdu dans ses pensées. En passant, un météore de feu lui décocha une risette bienveillante, mais il n'y prit point garde.

Enfin, sortant de sa rêverie, il se mit à monologuer selon sa coutume quand il se promène seul par les avenues du Paradis.

- Il ne me reste que deux jours pour apprêter la fête : c'est peu, en vérité. Mais je veux, cette année faire une surprise à l'Enfant. Qu'est-ce donc qui pourrait lui être agréable ?... Il ne joue plus jamais avec les lingots d'or que Balthazar apporta jadis du désert, et les flacons d'essences rares qu'offrirent Melchior et Gaspard, se couvrent de poussière parce qu'on ne les touche pas. Les flûtes que les bergers taillèrent dans les branches de sureau pour jouer leurs berceuses devant la crèche sont rongées par les vermisseaux et ne donnent plus de sons. Que faut-il inventer pour réjouir l'Enfant ?

Le vent du soir, qui s'égarait dans les jardins du ciel, apportait de légères senteurs où se mêlaient les souffles des roses et des lis, et ce parfum discret inspira tout à coup saint Pierre.

- Fameuse idée ! faisait-il en tirillant les mèches de sa longue barbe blanche. Seulement il me faut quérir les messagers.

Aussi vite que lui permettaient ses vieilles jambes, il se mit à arpenter les avenues célestes en criant de toutes ses forces :

- Zoby, Tibet ! Où êtes-vous ?

Bientôt il aperçut les deux angelots près du grand portail, fort absorbés à jouer avec les sables d'or de l'allée tout en répétant à mi-voix la mélodie de Noël qu'entendirent autrefois les bergers de Bethléem.

En voyant saint Pierre arriver si prestement, ils se levèrent aussitôt et firent la révérence ainsi qu'il se doit. Avec leurs grands yeux pleins de rêve et leurs boucles blondes, les chérubins étaient si jolis que Pierre en eut le cœur tout remué.

- Savez-vous, leur dit-il, que nous aurons Noël dans deux jours ?

Sur quoi ils battirent joyeusement des mains et Zoby expliqua comment on avait déjà préparé les luths pour le grand concert.

Mais saint Pierre hocha la tête.

- Ecoutez, mes enfants, les luths, la musique, les chants, c'est très beau, mais c'est une habitude bien ancienne ; je voudrais quelque chose de nouveau pour faire une jolie surprise à l'Enfant. Comprenez-vous ?

Mais Zoby et Tibet ne saisissaient pas du tout et roulaient de grands yeux étonnés.

Alors le vieux saint Pierre leur dit :

- Si, pour fêter ce Noël, nous offrons à l'Enfant un bouquet de fleurs ?

- Quelle bonne idée, fit Zoby. Justement, toutes les roses sont écloses et il sera aisé d'en cueillir une magnifique gerbe.

Mais saint Pierre ne fut pas d'accord.

- Vous ne me comprenez pas, mes petits amis ; ces fleurs du Paradis ne conviennent pas. L'Enfant les voit chaque jour ; il lui en faut d'autres qui viennent d'ailleurs.

Evidemment Zoby demanda :

- Où peut-on les trouver et qui ira les cueillir ?

Alors, afin que le vent du soir ne pût trahir le secret, saint Pierre murmura :

- Mes enfants, vous irez tout de suite par les routes de la terre chercher les fleurs du rêve que les fils des hommes cultivent dans leurs jardins secrets et nous en ferons hommage à l'Enfant !...

C'est ainsi que Zoby et Tibet sont partis avec un rayon d'étoile pour chercher dans les champs du monde le merveilleux bouquet de Noël.

* * *

Chez les hommes, la nuit morose était si froide que le givre avait suspendu partout de fines broderies étincelantes. Transis, les deux voyageurs grelottaient. Une porte cochère largement ouverte, semblait les inviter, aussi, sans s'annoncer, ils franchirent le seuil. Dans le hall brillamment éclairé, il y avait grand bruit ; des couples enlacés tournaient avec frénésie aux sons bruyants d'un orchestre tapageur. Le martèlement rythmé des pieds sur le parquet, le tintement des verres où fusait le Champagne, les rires des danseuses, résonnaient bizarrement dans cette pièce surchauffée où rien ne rappelait l'harmonieuse douceur des horizons célestes.

Comme les deux anges s'apprêtaient à faire le tour de la salle, un garçon en frac et cravate blanche vint les arrêter.

- Vous n'êtes point d'ici, cela se voit ! remarqua-t-il avec condescendance.

Ils hochèrent la tête en signe de dénégation.

Le garçon continua, curieux.

- Vous venez de la province, peut-être ?

Zoby sourit finement :

- Oui, c'est cela, de la province, si vous voulez !

Et il jeta à son camarade un regard que l'employé ne comprit pas.

- Enfin, reprit de dernier, puisque vous ne savez pas, je veux bien vous expliquer : nous avons organisé un bal en faveur des rhumatisants.

- Ah ! fit Zoby. Ainsi tout ce monde danse pour faire la charité aux autres ?

- Mon Dieu oui ! Que voulez-vous, c'est un moyen comme un autre de se procurer l'argent nécessaire à faire marcher les œuvres.

Puis, pressé d'en finir, l'homme demanda encore une fois :

- Vous désirez des cartes, n'est-ce pas ? C'est deux francs par personne pour les places de spectateurs.

Désireux de voir la fête, les anges fouillaient dans les poches de leurs tuniques ; mais ils eurent beau les retourner, ils n'y trouvèrent que ces graines sèches et plates appelées communément monnaies du pape. Or cet argent-là n'a pas cours dans les démonstrations mondaines.

Narquois, l'employé attendait.

- Oui, Messieurs, répétait-il, insistant ; c'est deux francs pour les places de galeries et un écu par personne pour les danseurs. Seulement vous ne seriez pas acceptés, parce qu'il faut avoir l'habit de soirée !

Cette fois les anges ont compris. On ne reçoit pas ici les employés d'en haut. Sans répondre, ils tournent le dos et lentement regagnent la rue sombre.

- Frère ! soupire Zoby, que penses-tu de cette charité humaine qui a besoin pour s'exprimer d'être en habit et de s'étourdir ?

- Regarde ! répond Tibet. Et, dans sa main ouverte, il montre les monnaies du pape qui, soudain, se sont transformées en une touffe d'orties piquantes et hargneuses. Allons un peu plus loin ; ailleurs nous trouverons mieux !

Cette fois ils trouvèrent une ferme cossue bien étalée sous son toit de tuiles rouges. Derrière les vitres éclairées, on devinait dans la cuisine confortable le grand vaisselier chargé d'étains opulents et de cuivres aux reflets rougeâtres.

- Là où il n'y pas de soucis pour le pain quotidien, fit Tibet, doivent s'épanouir de charmants rêves.

Hélas ! ils avaient à peine franchi le seuil qu'un dogue à l'air féroce s'avancait en grondant :

- Paix, César, commanda une voix de l'intérieur. Une paysanne au visage méfiant parut sur le seuil.

- On ne tolère pas les rôdeurs ici, fit-elle avec dureté. Passez votre chemin !

Tibet tenta une explication :

- Nous venions vous demander...

Mais elle l'interrompit :

- Demandez !... La mendicité est défendue. Allez chez le président de la commune ; il vous donnera une bonne de soupe et la couche pour cette nuit !

Et violemment elle poussa la porte.

Dans le jardinet silencieux, Tibet cueillit à la haie une branche de houx qu'il joignit à la plante d'orties.

- Allons en ville, au Palais de l'Union, proposa Zoby. Nous découvrirons sûrement ce qu'il nous faut là-bas.

En quelques coups d'ailes ils s'y trouvèrent.

L'immense bâtisse rutilait de lumières et au-dessus des portes monumentales, des inscriptions indiquaient les bureaux. Il y avait celui des Secours Publics, de l'Entraide, de la Paix, de l'Ordre Social, mais les deux anges ne purent distinguer nulle part celui de l'Amour. Il devait pourtant s'y trouver puisqu'on s'occupait ici de tant de bonnes choses. Comme nos voyageurs cherchaient à se reconnaître, dans tout ce dédale, un portier galonné et gourmé ainsi qu'il convient aux employés de bonne maison, vint à eux :

- Vous désirez ? leur demanda-t-il.

Un peu intimidé, Tibet expliqua :

- Serait-il possible de cueillir en vos parterres de quoi faire un bouquet de Noël ?

D'un air dédaigneux, le portier répondit qu'au Palais de l'Union l'on ne s'occupe pas de jardinage.

- Mais, demanda encore Zoby, n'avez-vous donc rien pour l'Enfant ?

- Pour quel enfant ? dit l'autre, qui ne comprenait pas. Pour tout ce qui se rapporte à ce sujet, c'est la Commission de Puériculture qui en a le soin. Faites-lui votre rapport et le Comité des Direction statuera. Sur ce pupitre, vous trouverez ce qu'il faut pour écrire : du papier et un stylo.

Tandis qu'il s'éloignait, majestueux et bombant le torse, les deux anges se regardaient, consternés.

Allons-nous-en ! déclara Zoby. Il n'y a plus rien à faire chez les fils des hommes.

Alors, comme ils passaient sous le porche, Tibet avisa, sur un pilier du portail, une fleur d'ellébore à la grande corolle livide et malodorante qu'il joignit aux deux plantes épineuses. Puis les voyageurs, lassés, reprirent les chemins du ciel.

Saint Pierre, qui les attendait, leur cria de loin :

- Qu'apportez-vous, mes enfants ?

- Hélas !... Voyez vous-même, bon Père ! Et ils montrèrent le triste bouquet où l'ellébore fétide voisinait avec l'ortie et le houx.

- Miséricorde ! cria le saint. Impossible d'offrir cela à l'Enfant ! Pourquoi apporter des choses semblables.

- Il n'y avait rien d'autre !

- Vous n'avez pas cherché suffisamment. Il faut recommencer !

Les deux anges se rebiffèrent un peu.

- C'est inutile. Voyez saint Père, tout est changé chez les hommes ; il n'y a point de fleurs ; ils ne savent plus les cultiver !

Mais saint Pierre s'obstinait :

- Vous irez, mes enfants ; ne vous fiez pas aux tristes apparences. Chez les fils de la terre, il y a encore assez de lis et de pensées pour en former un beau bouquet de Noël. Retournez bien vite là-bas et cherchez mieux !

Personne au Paradis n'ose résister quand saint Pierre commande et, un instant plus tard, les deux amis se retrouvaient chez les hommes.

Allons à l'asile ! proposa Zoby.

* * *

L'odeur du potage remplissait le réfectoire bien chauffé et ceux qu'on avait accueillis là pour la nuit, avalaient goulûment, comme des bêtes affamées qui craindraient de voir disparaître leur proie. Quelle déchéance dans ces visages abrutis et que d'humiliantes chutes révélées par ces dos voûtés à force de misère ou d'excès ! Avenante et fraîche sous sa coiffe éclatante de blancheur, la garde allait de l'un à l'autre, distribuant les portions. Sans dégoût, elle se penchait sur ces loques humaines affolées et savait trouver partout le mot d'encouragement. Dans un angle, à l'écart, une jeune femme, visiblement honteuse de se trouver en pareille compagnie, se recroquevillait sous un châle déteint. Sans toucher à l'assiette de potage qui fumait, elle demeurait accoudée, le visage caché dans les mains. Le mouvement convulsif des épaules laissait deviner les sanglots étouffés de la malheureuse. Les autres, absorbés par leur repas, n'y prenaient point attention, mais la garde traversa sans bruit la salle et, d'une main légère, caressa les mèches embroussaillées de celle qui pleurait.

- Courge ! murmura-t-elle. Il faut croire à l'amour de Celui qui est venu à Noël et tout ira bien. Vous verrez !

Brusquement la vagabonde releva la tête.

- L'amour de l'Enfant de Noël !... bégayait-elle... Ah ! vous êtes bonne de me rappeler cette histoire... Embrassez-moi !... Voulez-vous ?

Or, comme la garde se penchait pour baiser au front la pauvre, Zoby aperçut à portée de sa main une pensée aux pétales veloutés.

- C'est la fleur de la pitié ! fit Tibet. Il nous faut encore celle de l'amour !

Ils la trouvèrent à l'hôpital.

La pauvre tuberculeuse toussait sans un arrêt et, de sa main amaigrie, serait sa gorge pour essayer vainement d'étouffer les accès qui la secouaient si douloureusement. Les pommettes enflammées par la fièvre, se coloraient de vilaines plaques rouges et les yeux trop grands brûlaient d'un feu maladif.

- Mon Dieu ! quand viendra le repos ? murmurait la malade, entre deux quintes.

Violente plus que jamais, la toux recommençait, amenant aux lèvres tuméfiées une écume sanglante. Alarmée, la veilleuse est accourue, elle s'empresse, chauffe des linges, prépare une boisson chaude, un calmant, mais tout demeure inutile : la malade continue à suffoquer. Alors, impuissante devant cette misère, la garde n'a pu retenir une larme qui coule silencieusement sur l'oreiller.

Alors Zoby et Tibet ont vu s'épanouir plus grand et plus parfumé que ceux des jardins célestes, le merveilleux lis de la Charité.

* * *

Cette fois encore, vers le grand portail, saint Pierre attendait ; mais il n'a pas eu besoin de questionner les chérubins, car le parfum délicat des fleurs précieuses l'avait déjà renseigné.

- Vous voyez que j'avais raison ! cria-t-il joyeusement. Voilà qui va faire plaisir à l'Enfant ! La fleur de la Pitié et celle de la Joie !... Il faudrait encore la rose de l'Espérance !... Ce sera pour l'an prochain !... A présent, vous pouvez accorder les luths pour le concert !

* * *

Quand, le lendemain, s'alluma l'étoile de Noël, tout le ciel fut en fête. Avec les prières des fils des hommes et les cantiques angéliques, le parfum du lis et l'haleine fine de la pensée montaient vers l'Enfant comme un suprême hommage.

Julie Meylan